

ZIMMER D'OLIVIER BENYAHYA

Fiction française à l'heure des rivalités communautaires et victimaires¹

José Domingues de ALMEIDA

Un. Porto – ILCML
jalmeida@letras.up.pt

Résumé : Le roman bref *Zimmer* (2010) du jeune écrivain juif français Olivier Benyahya pose la question pressante de l'identité française, notamment à travers le prisme de la complexité, voire de l'impossibilité, d'une affirmation identitaire nationale cohérente et d'une coexistence pacifique des communautés (juive, noire et arabe), lesquelles se livrent un combat subliminaire et souterrain fondé sur la revendication d'une légitimité victimaire.

Mots-clés : Olivier Benyahya, identité française, communautés, France, roman.

Abstract: The short novel *Zimmer* (2010) by young French Jewish writer Olivier Benyahya raises the pressing question of French identity, particularly through the prism of the complexity, if not the impossibility, of a coherent national identity affirmation and a peaceful coexistence of the Jewish, Black and Arab communities. These communities are engaging in a subliminal and underground struggle based on the claim of victim legitimacy.

Keywords: Olivier Benyahya, French identity, communities, France, novel.

¹ Cet article est financé par les fonds FEDER du Programme d'Exploitation des Facteurs de Compétitivité – COMPETE (POCI-01-0145-FEDER-007339) et par les fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la science et la technologie, dans le cadre du projet stratégique « UID/ELT/00500/2013 ».

« *D'un point de vue strictement juif* »

En 2019 est paru chez Fayard *Frontières* (Benyahya, 2019), le dernier roman en date du romancier français formé en droit et d'origine juive, Olivier Benyahya. Ce récit confirme un style et des thématiques² que la critique n'a pas manqué de remarquer « (...) pour son côté percutant, moderne et provocateur. (...) un humour ravageur et caustique »³. Lors de la parution du premier roman *Zimmer* (Benyahya, 2010)⁴, plutôt bref (septante pages), et qui retient notre attention dans cette étude, la critique avait souligné le caractère novateur et attachant de la plume de Benyahya. Pour *Le Nouvel Observateur*, « Si la force d'un livre se mesure au malaise qu'il provoque, alors *Zimmer* est un petit chef-d'œuvre de férocité, de mauvais goût, de douleur et d'humour glaçant »⁵, tandis que *Télérama* définissait l'ouvrage comme « un premier roman qui bouscule la littérature en érigeant la férocité en grand art... Dès les premières lignes, sèches, tranchantes, agressives, Olivier Benyahya captive et dérange »⁶. Sans doute a-t-on ici affaire à un « phénomène » se traduisant par « un livre *dérangeant, irritant, qui fait éclater les préjugés* »⁷, et qui se moque du politiquement correct et de la bien-pensance souvent de rigueur, notamment quand il s'agit d'envisager la question de l'identité nationale aujourd'hui en France et ailleurs.

En effet, certaines tournures et le phrasé évoquent le style plat et la tendance réflexive de l'écriture d'un Michel Houellebecq, où les personnages et l'évolution narrative servent le dessein idéologique de l'auteur et ses vues sur la société française, comme dans cet extrait : « Éric estime que les choses sont en train de changer en France. En mal. Le fils d'un de ses amis a eu des problèmes à l'école avec une bande de petits Arabes (...). La France compte quatre ou cinq millions d'Arabes. Six cent mille juifs » (*ZM* 46).

² <https://www.transfuge.fr/actu-livre-olivier-benyahya-frontieres,1176.html> [consulté le 30 novembre 2019].

³ <https://jewpop.com/mise-en-avant/olivier-guez-revolutionne-la-rentree-litteraire/> [consulté le 30 novembre 2019].

⁴ BENYAHYA, Olivier (2010). *Zimmer*. Paris: Allia, dorénavant *ZM*.

⁵ <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20101109.BIB5912/olivier-benyahya.html> [consulté le 30 novembre 2019].

⁶ <https://www.telerama.fr/livres/zimmer,59483.php> [consulté le 30 novembre 2019].

⁷ *idem*.

Ce recours intentionnel aux parenthèses réflexives relativise la dimension proprement « narrative » du roman et interpelle, voire dérange le lecteur ; l'invite subtilement à prendre position comme s'il se trouvait dans un contexte de discussion de café de commerce ou sur un forum. Ainsi, alors qu'il s'agit de commenter l'actualité télévisée et la possibilité d'une nouvelle intervention militaire américaine en Iraq, le narrateur, Bernard Zimmer, tient ces propos : « Si on avait pu garantir que vingt mille morts apporteraient les libertés individuelles dans la région – en plus de la délivrer d'un dictateur – quelle aurait été la position de ceux qui sont descendus dans la rue ? » (ZM 56). De même, il (le narrateur, mais sans doute l'auteur à travers lui) critique ouvertement les doléances et les revendications exprimées par les étrangers ou les « sans-papiers » une fois arrivés dans l'Hexagone : « Est-ce qu'ils avaient la Sécurité Sociale en Algérie ? Est-ce qu'ils avaient le droit de critiquer le gouvernement ? Tout est allé trop vite » (ZM 44).

Jean-François Patricola nomme ce procédé subtil « rhétorique de l'assimilation, de la capillarité et de l'insinuation, de la juxtaposition, qu'elle soit directe ou indirecte, par des figures stylistiques identifiables » (Patricola, 2005: 264), une solution narrative qu'il voit se décliner, notamment chez Houellebecq, selon deux modalités récurrentes permettant l'exagération caricaturale : l'épiphrase qui « agit comme une parenthèse, une didascalie dans le récit » (*ibidem*) et la parataxe, comme moyen de simplification systématique des choses et des questions sociales.

Or chez Olivier Benyahya, cette tendance s'allie à cette inscription identitaire de la judéité que Julien Bisson détectait dans la jeune génération d'écrivains juifs français, laquelle « épous[e] avec bonheur la tradition littéraire juive. Parmi eux, trois noms émergent clairement de la masse : Marc Weitzmann, Eliette Abécassis et Laurent Sagalovitch. Trois écrivains obsédés, chacun à sa manière, par la question de l'identité et des valeurs judaïques »⁸, et auxquels on pourrait légitimement ajouter Benyahya.

À cet égard, force est de relever deux traits majeurs au cœur du récit et qui le rattachent subtilement à un nouvel ancrage identitaire juif. D'une part, notons le retour

⁸ https://www.l'express.fr/culture/livre/les-jeunes-auteurs-juifs-en-france_813743.html [consulté le 30 novembre 2019].

indirect et différé sur le drame de la Shoah (le vieux Zimmer étant un survivant d'Auschwitz), même si nous ne sommes pas en présence d'une approche explicitement post-mémorielle de l'Holocauste (Hirsch, 2008: 103-128), mais plutôt d'un maillage de souvenirs et de repères touchant au vécu dans le camp de concentration. D'autre part, il y a le ton humoristique, souvent caustique, frôlant çà et là l'autodérision, et qui n'est pas sans rapport à la tradition de l'humour juif. Relève de cet humour cette phrase qui ponctue le début du roman, et où il est question d'avoir la chance de ne pas habiter les quartiers sensibles ou à risque de la capitale : « D'un point de vue strictement juif, le prix du mètre carré dans certains quartiers de Paris est un signe de Dieu » (ZM 10) ; ou encore ce clin d'œil à la prégnance de la mémoire dans la tradition juive : « D'un point de vue strictement juif, on ne m'aura jamais *oublié* avec autant de prévenance qu'en ces jours glorieux » (ZM 7) alors que, paradoxalement, Zimmer reconnaît lui-même la densité des signes mémoriels juifs dans le patrimoine national français : « On n'est jamais seul quand on est juif. Où qu'on aille, dans n'importe quelle grande ville, on peut être certains qu'une place, une rue, une plaque ou un bâtiment nous accordera l'honneur du souvenir » (ZM 20), ce que Régine Robin appelait pertinemment une « mémoire saturée » (Robin, 2003).

Par ailleurs, comment ne pas remarquer cette touche d'humour juif grinçant lorsqu'il s'agit de considérer le statut de la communauté et de la condition juives au sein de la société pluricommunautaire française actuelle : « Notre humour est une valeur sûre. Plaise au ciel qu'ils continuent à nous trouver drôles longtemps, parce qu'on ne sait jamais à quoi s'attendre quand ils se mettent à nous trouver très amusants » (ZM 32). Le récit prend par-là acte de problèmes de coexistence entre les différentes composantes communautaires de la France contemporaine qu'il intègre ainsi subtilement dans l'atroce tradition de pogroms et de persécutions visant les Juifs.

« *Posons-nous les bonnes questions* »

Zimmer s'avère ainsi un roman qui pose les questions communautaires du moment. Il n'est certes pas le seul, et il est possible de trouver à partir d'autres communautés et d'autres points de vue une fiction qui se réfère ou qui renvoie à la difficile coexistence nationale. Citons, pour exemple, *Burn out*, roman choral où se mêlent les perspectives arabe et noire sur la non-intégration. Toutefois, la question

explicitement « concurrentielle » est plus récente dans la fiction, et certes plus subtile que celle de la seule représentation réaliste des banlieues véhiculée par d'autres romans sur l'analyse desquels se penche Serena Cello. Elle devient franchement explicite dans *Petit frère* d'Éric Zemmour (2008) – où l'écart entre les communautés juive et arabe va se creusant jusqu'à sombrer dans la violence et le meurtre – et sert le propos illustratif du polémiste français sur les dérives non-assimilatrices des nouvelles vagues migratoires dans l'Hexagone, musulmanes notamment, lesquelles rechignent à s'inscrire dans le vaste et prestigieux « roman national » (Zemmour, 2014).

Dans *Zimmer*, un vieux Juif parisien, raciste et misanthrope, profondément marqué par son passage traumatique dans les camps d'extermination, se met à assassiner des Arabes après avoir entendu « Mort aux juifs ! » (ZM 15-16) lors d'une manifestation pro-palestinienne à Paris, croyant ainsi « (...) remettre un peu d'ordre dans ce monde » (ZM 14). Cette réaction vindicative compensatoire chez cet homme de quatre-vingt-deux ans, rescapé de l'Holocauste, est légitimée par les circonstances victimaires, qu'il considère atténuantes, de sa déportation, et s'exprime par un humour des plus caustiques :

Je suis rentré d'Auschwitz le 11 avril 1945. Je fêterai demain mes quatre-vingt-deux ans. D'un point de vue strictement juif, je n'ai jamais été plus détendu qu'après Auschwitz. S'appeler Zimmer et habiter Paris après avoir été déporté là-bas, c'était quelque chose dont on ne mesure pas la portée. Ça vous avait des parfums de sainteté (ZM 7).

C'est donc en tant que Juif et survivant de l'Holocauste qu'il s'en prend aux communautés arrivées sur le territoire français bien *après* les Juifs, et qui ne peuvent se prévaloir, selon lui, d'une intégration séculaire aussi réussie dans la République ; dont il craint qu'elles ne puissent reproduire, sinon les atrocités de jadis, du moins les attitudes et les propos antisémites d'autrefois, éveillés par la question palestinienne et la montée de l'intégrisme islamique. Aussi Zimmer assassine-t-il des Arabes, règle-t-il ses comptes avec les Noirs et s'en prend-t-il aux Juifs qui, devant la menace d'une dislocation nationale française, décident de fuir la France pour les États-Unis, et surtout pour l'État d'Israël : « À ce jour, j'ai tué trois hommes. Tous des Arabes. Des types à qui je n'avais jamais parlé. Je crois que le prochain sera un Noir. Ils l'ouvrent moins

que les Arabes, mais je ne suis pas convaincu qu'ils vaillent mieux » (ZM 17) ; « Partir, donc. Tenir nos bagages à portée de main. La présence arabe risque de nous inciter à foutre le camp pour gagner New York ou Tel-Aviv ? C'est ça ce qu'ils redoutent ? Que le nombre de musulmans rende la vie des Juifs impossible hors de Neuilly ou de quelques quartiers de Paris ? » (ZM 47).

En fait, la problématique d'un nouvel antisémitisme d'inspiration arabo-musulmane, relayé par les quartiers sensibles – qui engendre la réaction paranoïaque et irrationnelle de Bernard Zimmer, selon laquelle l'élimination d'un échantillon aléatoire d'individus dans la rue aurait une répercussion nationale – est au centre du récit, et s'inscrit dans une conjoncture particulière de la société française que l'hebdomadaire *Marianne* titrait en novembre 2017 « La France malade de l'antisémitisme »⁹.

Manuel Valls y dénonçait directement une impuissance, voire une gêne de la République à se mobiliser contre les actes et les propos antisémites, surtout perpétrés ou tenus « (...) par des individus d'origine immigrée et de confession musulmane »¹⁰. Dans ce même numéro, Martine Gozlan évoquait la fuite de plusieurs familles juives, notamment vers Israël, devant les agressions et les intimidations arabo-musulmanes en France, ou tout simplement pour des raisons sécuritaires (Gozlan, 2017: 14-16) ; une attitude subrepticement transformée en tendance, voire en espoir par Michel Houellebecq dans son roman d'anticipation *Soumission* (Houellebecq, 2015).

Dès lors, *Zimmer* (ex)pose explicitement les questions identitaires qui occupent, voire enveniment, la politique et le débat français depuis la fin des années Mitterrand, et qui tiennent à la difficile équation de l'identité nationale face à la montée des communautarismes et des revendications / expressions identitaires particulières. Le vaste et polémique débat sur l'identité nationale déclenché pendant le quinquennat de Nicolas Sarkozy a eu au moins le mérite de susciter la réflexion sur des sujets qui se trouvent être au centre du récit de *Zimmer*, dont celui des concurrences victimaires.

Dans *Qu'est-ce que la France ?*, plus précisément dans le chapitre « Y a-t-il une question noire en France ? », Alain Finkielkraut suggère l'hypothèse « d'une violente envie de Shoah et une inquiétante rivalité mimétique avec les Juifs (...) ». Pour le dire

⁹ Cf. dossier « La France malade de l'antisémitisme », *Marianne*, n° 1078, 10-16 novembre 2017.

¹⁰ Entretien avec Manuel Valls, *idem*:18-20.

très brutalement, on veut avoir leur peau pour avoir ce qu'on croit être leur place » (Finkielkraut, 2007: 26), tandis que Stephen Smith soutient que « (...) la concurrence victimaire, elle est établie partout » (*idem*: 27), et Françoise Vergès que « comme le travail de réflexion [sur tous les crimes contre l'humanité] n'a pas été fait, le seul modèle à s'être présenté est celui de la Shoah, et tout le monde s'est engouffré là-dedans » (*idem*: 28).

Martine Gozlan relaie cette approche mimétique et usurpatrice dans la logique concurrentielle victimaire entre les différentes communautés qui affichent leur identité au sein de la République (juive, arabo-musulmane, indigène, noire). Selon elle :

tout est dit de ce qui tisse le malheur juif au sein du malheur français. Les juifs ne peuvent plus être des victimes. Ils l'ont été naguère, stop, circulez. La place est désormais occupée par les ex-colonisés, les *racisés* (...). Il importe que cette place leur revienne, car une partie de la gauche, pas seulement ultra, compte sur eux (Gozlan, 2017: 14-16).

L'historien Georges Bensoussan décrypte les enjeux de cette nouvelle condition des Juifs au sein de la Nation : « Les juifs de France, et plus spécifiquement les milieux populaires de la communauté, se sentent abandonnés. Abandonnés, ils le seront demain plus encore, sacrifiés sur l'autel de la paix civile et du vivre-ensemble »¹¹.

Cette dynamique victimaire concurrentielle constitue la toile de fond de *Zimmer*, d'autant plus que le vieux Zimmer n'a de cesse de brandir l'intégration exemplaire juive, une communauté sans intégrisme et qui ne fait pas parler d'elle, laquelle a depuis toujours épousé les valeurs de la République. Entendons par là, contrairement à d'autres : « Pas d'histoire de voile, pas d'attentats, nos gamins ne brûlent pas de voitures, nos impôts font tourner le système. Ils savent que nous parlons la même langue, que nous entendons les mots de la raison. Mais ils sont forcés de composer » (*ZM* 46).

Le roman pointe dès lors du doigt les autres communautés françaises prétendument incapables de s'intégrer ou qui y rechignent. De fait, l'ancien déporté interprète lui-

¹¹ Entretien avec Georges Bensoussan, *idem*: 20-21.

même les heurts communautaires comme une mimésis victimaire, un désir inavoué de Shoah de la part de la communauté arabo-musulmane : « Qu'ils restent chez eux à baiser ou à s'occuper de leurs gosses. Que les Palestiniens aillent crever. Ils veulent un génocide, c'est ça ? Ils veulent un Holocauste à eux ? Qu'ils aillent crever » (ZM 11).

En fait, pour reprendre Pascal Blanchard, si pour les Juifs, l'appartenance à la citoyenneté française aujourd'hui n'est pas problématique, elle le devient pour « ceux que l'on désigne comme des *minorités visibles* et qui sont les héritiers de ce passé colonial (les *indigènes* d'hier peuvent-ils être des *citoyens* aujourd'hui ?) » (Blanchard, 2010: 125). Raison pour laquelle, selon lui, il conviendrait de concevoir des identités plurielles « fondée[s] sur l'histoire » (*idem*: 133).

Autrement dit, *Zimmer* acte le fait que :

l'identité nationale repose sur la conscience des individus, sur leur identification à une nation qu'ils se représentent par le biais de symboles et de mythes. Ce passage de l'identité à l'identification ouvre la porte à une réconciliation potentielle entre identité et diversité, entre identité nationale et l'esprit ou vécu communautaire (Choquet, 2015: 70),

ce qui fait dire à François Jullien que, plutôt que d'identité culturelle, il faudrait parler d'« écart », dans une perspective dynamique et mobile qui prévienne les communautarismes (Julien, 2017: 31-39).

Aussi, la question, tant sociétale qu'identitaire, du mode de coexistence et d'intégration de communautés particulières au sein de la Nation, et des discours ou des fictions qui en découlent, s'avère-t-elle prégnante et polémique, mais contribue-t-elle à la production d'une réflexion multifocale. C'est le cas, côté juif, d'Esther Benbassa dans *Être juif après Gaza* (2009) ou dans *De l'impossibilité de devenir français. Nos nouvelles mythologies nationales* (2012), dont les thématiques rejoignent celles mises en fiction par Olivier Benyahya. D'autres pistes de lecture se prêtent à l'éclairage contradictoire de cette problématique communautaire, notamment à partir du questionnement de la prémisse d'une « construction » d'un « problème » musulman en France, ou de celle d'une prétendue « incompatibilité » républicaine de l'islam (Geisser, 2003 ; Hajjat & Mohammed, 2013).

F(r)ictions françaises

La particularité de *Zimmer* est bien d'aborder la question de l'identité nationale française dans son ensemble à une époque problématique (le début du XXI^e siècle), à partir d'une composante communautaire et sous le prisme d'un passé traumatique, à savoir la Shoah. À cet égard, il n'est certes pas sans intérêt de signaler que le vieux Bernard Zimmer, dont on suit pendant tout le récit le monologue de la pensée – mis en abyme par « une sorte de monologue inspiré par la Shoah » que Zimmer a fini de lire (*ZM* 26) –, regarde sur son téléviseur flambant neuf et à l'écran immense, le documentaire *Shoah* de Claude Lanzman alors que, dehors, Paris connaît de violentes échauffourées à partir des quartiers sensibles (magasins saccagés, voitures incendiées, etc.) :

Ils ont diffusé le film de Lanzman la semaine passée. Je ne sais pas pourquoi, je suis resté devant ma télévision (...). J'écoutais ces connards de Polonais raconter qu'ils avaient eu des soupçons mais que les Allemands ne les laissaient pas approcher. Qu'il leur était interdit d'approcher (*ZM* 47-48).

Ce faisant, et par le biais de la parenthèse réflexive, Zimmer rejoint des soucis mémoriels qui ont fait l'objet de certains récits salués par la critique et primés par l'Union européenne, tels que *Les Amnésiques* de Géraldine Schwarz (2017).

Aussi *Zimmer* expose-t-il, sous le seul point de vue juif – il est vrai – les discours concurrentiels victimaires et communautaires qui se heurtent à l'entité nationale française, mais en insistant sur l'exemplarité supérieure de l'intégration séculaire juive dans l'Hexagone. Le vieux Zimmer ne brosse-t-il pas un portrait rassurant de ses aïeux, des

gens tirés à quatre épingles, qui fréquentaient les cercles bourgeois, des juifs parfaitement assimilés, au point que jamais je ne les ai entendu – comme ça arrive parfois chez des gens de bonne volonté justifier une exigence morale accrue du fait de leur appartenance religieuse, ou le devoir de se conformer avec une rigueur particulière aux mœurs de la société française (*ZM* 28-29).

Vu sous ce prisme unilatéral et partial, les autres communautés « visibles » apparaissent comme difficilement intégrables, ou réticentes à composer avec le destin national et à assumer un passé identitaire harmonieux ; ce qui se reflète dans la non-cohabitation et la ghettoïsation, et pour lesquelles la France ne représente plus, au dire d'Alain Finkielkraut, « (...) une patrie mais un État protecteur, une compagnie d'assurances » (2007: 87). L'intellectuel juif français voit dans ces revendications prétendument communautaristes l'expression de « la même obsession des jouissances matérielles (...). Et c'est leur frustration qui débouche aujourd'hui sur une rage destructrice. Celle-ci se réclame de l'islam et de sa lutte contre le postcolonialisme, mais elle est avant tout insatiablement consumériste et relève, en ce sens, d'un occidentalisme échevelé » (*idem*: 89).

C'est dire que *Zimmer* fait véritablement écho à un contexte bien particulier, problématique, voire tendu de la nation et de la fiction françaises, où le souci de préservation d'une mémoire victimaire va de pair avec une législation à caractère mémoriel qui s'est accumulée au rythme des reconnaissances génocidaires successives, mais bien souvent dans une tentative de dépassement de l'exclusivité victimaire juive, comme l'a bien retracé Johann Michel (2015).

Qui plus est, ce moment spécifique de la société voit ça et là l'émergence de discours communautaires qui contestent le transfert d'une vision patrimoniale et historique unique de la nation française, notamment pour ce qui est de l'enseignement et de la représentativité culturelle. Comme le rappelle François Durpaire, « L'histoire de France doit prendre en compte l'ensemble des composantes de la nation. À Chaque époque, elle doit faire l'objet d'un consensus dans lequel l'ensemble des Français peut se reconnaître » (Durpaire, 2002: 41), pour préciser plus loin que « si les Français issus des groupes minoritaires ne se retrouvent pas dans cette histoire (...), ils pourraient être tentés de se réfugier dans un passé mythique, adhérer, sans esprit critique, à un passé glorifié et sans fondement scientifique » (*idem*: 42).

Or cette démarche tient aujourd'hui souvent de l'équilibrisme, et n'est pas sans risque quand les amalgames ne sont pas évités, voire quand ils sont capitalisés par des revendications identitaires confisquées par d'autres vues explicitement intégristes (Weitzmann, 2018). Dans la nation (et la fiction) française, les épisodes se succèdent qui font état d'un malaise ou d'un malentendu sur les enjeux d'une saine convivialité

nationale. Rappelons l'appel de quatre-vingt intellectuels contre la dérive « décolonialiste »¹². Parmi les doléances, ou les avertissements, force est de dégager celle-ci : « colloques, expositions, spectacles, films, livres *décoloniaux* réactivant l'idée de *race* ne cessent d'exploiter la culpabilité des uns et d'exacerber le ressentiment des autres, nourrissant les haines interethniques et les divisions » (*idem*: 39).

Il ressort de ce qui vient d'être exposé que le roman *Zimmer* d'Olivier Benyahya n'est certes pas le fruit du hasard, mais correspond à un moment critique de la France en tant que nation, et qu'il entend souligner à partir d'une communauté particulière – « d'un point vue strictement juif » – la concurrence victimaire qui se fait sentir dans la société, et se donne à lire dans une certaine fiction française. Pourquoi faire, à un vieillard, ancien déporté juif d'Auschwitz, rescapé de la « solution finale », tenir des propos – fussent-ils monologiques – et exacerber des ressentiments mettant en cause la coexistence communautaire au sein de la République, si ce n'est pour faire passer un message clair, même empreint d'ironie et d'humour... juif, et à la limite du crime terroriste? En effet,

La première fois que j'ai tué quelqu'un de ma propre initiative, j'ai eu le sentiment de remettre un peu d'ordre dans ce monde. J'ai marché à la rencontre de cet homme que je ne connaissais pas, il n'y avait personne d'autre que nous dans la rue, et je lui ai tiré une balle au niveau du cœur. Puis une deuxième. Un Arabe d'une quarantaine d'années, barbu, comme on en voit à la télévision en train de raconter des inepties sur les vices de l'Occident (*ZM* 14).

La raison en est tout aussi concurrentielle. *Zimmer* avait assisté sur la très symbolique place de la République « à une manifestation de soutien au peuple palestinien (...) » (*ZM* 14-15). Mais l'argumentaire du vieillard est tout aussi parlant dans la comparaison des situations « visibles » victimaires ou génocidaires : « Il y avait du monde cet après-midi-là. Ça ne m'avait pas surpris. Je me doutais qu'il y aurait davantage de monde que pour les Noirs ou les Bosniaques. Il y avait de nombreux jeunes. Beaucoup n'avait pas l'air plus arabe que moi (...) » (*ZM* 15).

¹² Cf. l'appel de quatre-vingts intellectuels, « *Le décolonialisme, une stratégie hégémonique* », *Le Point*,

De même, les Noirs font l'objet d'un meurtre raciste, mais, au préalable, l'assassin se permet des considérations communautaristes stéréotypées qui renvoient à des motivations victimaires : « En général, j'ai remarqué que les Noirs font preuve de beaucoup de solennité quand ils s'expriment face aux médias. Ils font attention à leur syntaxe, ils portent un costume, une cravate, ils sont très conscients de représenter un peuple que l'essentiel de la race humaine considère comme perdu » (ZM 17). Et le narrateur d'enfoncer le clou en rappelant des traits de la condition du nègre que Frantz Fanon (2001) n'eût pas désapprouvé : « Son problème à mon Noir, c'est qu'il ne marche pas la tête haute. Ça le titille encore, la peur d'être mal vu, le regard du Blanc » (ZM 18).

Or cette posture endémique de soumission et d'infériorité des Noirs est comparée à la prétendue contenance digne des déportés juifs de la « solution finale », ce qui est censé légitimer une ardoise victimaire plus importante : « Je lui montrerais [à mon macaque] de quelle manière on tendait le bras du temps de ma jeunesse. Et comment il aurait passé de bons moments avec ses papillotes. Comment on lui aurait fait une fête dans les rues de Paris. Parce qu'on savait s'amuser à l'époque. *Arbeit macht frei* » (ZM 19). Qui plus est, l'argumentaire victimaire juif joue sur le nombre, c'est-à-dire sur une capitalisation morale des six millions de victimes de l'Holocauste, un inventaire que les autres communautés ne seraient capables de dresser : « On n'est jamais seul quand on est juif. D'une façon ou d'une autre, on est toujours six millions en plus de soi » (ZM 21). D'où la reconnaissance d'une plus grande capacité de revendication victimaire : « Voilà pourquoi on nous trouve bruyants : chaque corps abrite deux voix (en plus des six millions) » (ZM 22).

Dans le retour au référent (*social*, notamment) (Viart & Vercier, 2005: 207-227), mais aussi *communautaire* (*idem*: 326-335) qui caractérise pour une bonne part la fiction narrative française après la textualité des années soixante-dix, et sans adhérer au projet implicite d'une re-visitation du passé traumatique (Shoah) comme réparation rétrospective du monde (Gefen, 2017: 13), le roman *Zimmer* s'inscrit dans une tradition française de l'insolence et de l'irrévérence, qui passe par Marie Darrieussecq, Amélie Nothomb ou encore Michel Houellebecq. Olivier Benyahya n'est certes pas aussi

connu ou divulgué, mais son œuvre en cours promet de faire du bruit et des dégâts, d'autant plus qu'elle pose les questions qui fâchent dans une nation désespérément en quête de consensus identitaire.

Références bibliographiques

Bibliographie :

- ABDELLALI, Hajjat & MOHAMMED, Marwan (2013). *Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*. Paris: La Découverte, coll. « Cahiers libres ».
- AAVV. (2017). « La France malade de l'antisémitisme », *Marianne*, n° 1078, 10-16 novembre.
- AAVV. (2018). « Le décolonialisme, une stratégie hégémonique », *Le Point*, n° 2413, 29 novembre, pp. 38-39.
- BENBASSA, Esther (2009). *Être juif après Gaza*. Paris: CNRS Éditions.
- BENBASSA, Esther (2012). *De l'impossibilité de devenir français. Nos nouvelles mythologies nationales*. Paris: Les Liens qui Libèrent.
- BENYAHYA, Olivier (2010). *Zimmer*. Paris: Allia.
- BENYAHYA, Olivier (2019). *Frontières*. Paris: Fayard.
- BLANCHARD, Pascal (2010). « L'identité, l'historien et le passé colonial : le trio impossible ? », *Je suis un autre : Pour une identité-monde*, M. Le Bris & J. Rouaud (dir.). Paris: Gallimard, 2010.
- CELLO, Serena (2017). « Traverser les banlieues littéraires : entre sensationnalisme et banalité quotidienne », *Itinéraires* [En ligne], 2016-3 | 2017, mis en ligne le 15 juillet 2017, consulté le 15 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3595>.
- CHOQUET, Sabine (2015). *Identité nationale et multiculturalisme. Deux notions antagonistes ?*. Paris: Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique ».
- DURPAIRE, François (2002). *Enseignement de l'histoire et diversité culturelle. « Nos ancêtres ne sont pas les Gaulois »*. Paris: Hachette.
- FANON, Frantz (2001). *Peau noire, masques blancs*. Paris: Seuil, coll. « Points ».
- FINKIELKRAUT, Alain (dir.) *Qu'est-ce que la France ?*. Paris: Stock / Panama, 2007.
- GEFEN, Alexandre (2017). *Réparer le monde. La littérature française face au XXIe siècle*. Paris: Corti.
- GEISSER, Vincent (2003). *La nouvelle islamophobie*. Paris: La Découverte, coll. « Sur le vif ».
- GOZLAN, Martine (2017). « La France malade de l'antisémitisme », *Marianne*, n° 1078, 10-16 novembre, pp. 14-16.

- HIRSCH, Marianne (2008). « The generation of postmemory », *Poetics Today*, vol. 29, n° 1, pp. 103-128.
- HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris: Flammarion.
- JULLIEN, François (2017). *Il n'y a pas d'identité culturelle*. Paris: L'Herne.
- MEKLAT, Mehdi, & ADDALLAH, Saïd (2015). *Burn out*. Paris: Seuil, coll. « Points ».
- MICHEL, Johann (2015). *Gouverner les mémoires. Les politiques mémorielles en France*. Paris: PUF.
- PATRICOLA, Jean-François (2005). *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*. Paris: Écriture.
- ROBIN, Régine (2003). *La mémoire saturée*. Paris: Stock.
- SCHWARZ, Géraldine. (2017). *Les Amnésiques*. Paris: Flammarion.
- VIART, Dominique & VERCIER, Bruno (2005). *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*. Paris: Bordas.
- WEITZMANN, Marc (2018). *Un temps pour haïr*. Paris: Grasset.
- ZEMMOUR, Éric (2008). *Petit frère*. Paris: Denoël, en coll. « J'ai lu » (2009).
- ZEMMOUR, Éric (2014). *Le suicide français*. Paris: Albin Michel.

Sitographie :

- <https://www.transfuge.fr/actu-livre-olivier-benyahya-frontieres,1176.html> [consulté le 30 novembre 2019].
- <https://jewpop.com/mise-en-avant/olivier-guez-revolutionne-la-rentree-litteraire/> [consulté le 30 novembre 2019].
- <https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20101109.BIB5912/olivier-benyahya.html> [consulté le 30 novembre 2019].
- <https://www.telerama.fr/livres/zimmer,59483.php> [consulté le 30 novembre 2019].
- https://www.lexpress.fr/culture/livre/les-jeunes-auteurs-juifs-en-france_813743.html [consulté le 30 novembre 2019].